

Le cheveu

Autor(en): **Guex, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 23

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225295>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dit le titre du roman. Le malheureux est obligé de se rendre, mais alors qu'il n'est plus temps ; quand le terrible insecte a accompli ses ravages, quand il est le maître du sol appauvri et désolé.

Rien de plus vrai que cette peinture.

Oui, nous sommes tous ainsi faits. Ce serait déjà un peu nigaud à nous de nous irriter contre le mal ; car nous ressemblons alors à l'enfant qui, s'étant cogné contre un mur, croit se venger de lui en lui donnant de grands coups de poing. La vraie philosophie consisterait à accepter la fatalité des choses et à subir de bon cœur ce qu'on ne peut empêcher.

Mais notre sortise est bien plus grande encore, car nous en voulons à ceux qui, pour nous rendre service, découvrent le fléau et nous excitent à le combattre et nous en apportent le remède.

Rappelez-vous ce qui s'est passé dernièrement dans ce même vignoble champenois. Aux premières taches signalées, on s'est ému ; on a dit aux vigneron de s'organiser, de s'entendre pour combattre l'ennemi. On leur a envoyé des savants, qui arrivaient avec tous les instruments de défense qu'avait fait imaginer une longue expérience de la maladie.

Cette maladie, Dieu sait qu'elle n'était point inconnue ; depuis longtemps toute la France en avait ouï parler, et des provinces ravagées tout entières avait poussé de tels cris qu'il eût fallu être sourd pour ne les avoir entendus. Les vigneron champenois ne vivent pas si loin de toute civilisation qu'ils n'aient jamais été avertis d'un désastre qui avait fait tant de bruit.

Eh bien ! avec une obstination aveugle et farouche, ils ont commencé par nier. Ils ont accusé les savants qu'on expédiait à leur secours de venir empoisonner leurs vignes ; ils les ont chassés ; ils les ont pillés et houspillés ; peu s'en est fallu qu'ils ne les tuassent. Et ils étaient ravis d'avoir montré tant de résolution. Ils étaient convaincus que le mal n'existait pas puisqu'ils en avaient nié l'existence.

Il a fallu en rabattre après. Il paraît que quelques-uns tiennent bon encore ; mais le plus grand nombre s'est rendu ; la nécessité leur a ouvert les yeux.

C'est le phylloxéra.

Mais voilà ! ils n'aiment pas qu'on leur en parle. Il leur semble que les journalistes, en leur disant qu'ils ont le phylloxéra, en propagent chez eux l'inquiétude, en popularisant les méthodes à l'aide desquelles ils arriveront à en triompher, accentuent encore le mal, comme le patient est enragé contre le médecin qui pose son doigt sur la plaie pour en déterminer l'étendue.

Ce pauvre M. Thomas ! il ne faut pas lui en vouloir ! C'était une autruche, une simple autruche. Mais ayons le courage de nous l'avouer. Nous avons tous des heures où, nous aussi, nous mériterions d'être comparés à cet oiseau stupide.

Francisque Sarcey.

LE CHEVEU



ETAIT après le café. Nous étions bien installés, au frais dans le petit salon et la conversation se déployait, fine et alerte, comme la fumée de nos cigarettes. Nous parlions de tout et de rien, en personnes savourant délicieusement les mille bruits du vent, des insectes et des oiseaux estompés par les volets mi-clos. A un moment donné, je ne me souviens plus à quel propos, l'entretien roula sur les ruses déployées par les amoureux traqués sans scrupules par des esprits curieux... ou méditants ! Et chacun y allait de sa petite histoire ou relatait tel exploit dont il avait été le héros. Alors, mon ami se tournant vers sa femme qui desservait la table :

— Te rappelles-tu, Juliette, le célèbre coup du cheveu ?

— Je pense bien que je m'en souviens, dit-elle dans un sourire malicieux... et comme honteuse, elle s'empressa de passer à la cuisine.

— Voilà ! reprit mon ami, répondant à la

muette interrogation de mon regard, c'était au temps où je faisais la cour à Juliette. Tu sais qu'à ce moment-là, j'étais en pension à Lausanne. Je ne rentrais que le samedi et dame ! c'est long pour des amoureux, de rester comme ça une semaine sans se voir ! Alors, on s'écrivait, à peu près tous les jours... et quelles lettres ; Nous avions notre langage à nous et tout le dictionnaire nous paraissait insuffisant à nous donner le mot qu'il aurait fallu pour exprimer entièrement notre amour !

— Mais, ce cheveu... je ne vois pas très bien ?

— Attends, mon vieux, j'y arrive !... Juliette avait remarqué à certaines paroles, que sa petite sœur devait ouvrir les lettres. D'ailleurs, moi-même aussi, je m'en étais douté, à quelques-unes des pointes qu'elle me lançait, le dimanche, quand je venais faire ma petite visite. Je voulais en avoir le cœur net. Tu avoueras que c'était assez difficile de prendre le ou la coupable sur le fait ! Enfin, je mûris longuement mon affaire et un beau jour, sans aviser Juliette du tour que je méditais, je terminai ma lettre par ce post-scriptum :

« Je suis parfaitement d'accord avec toi, au sujet des délicatesses dont nous sommes victimes. Il s'agit d'y couper court. Je vais employer un moyen qui risque bien de nous renseigner sûrement ! Dans la présente lettre, je glisse un cheveu, un de mes cheveux que tu aimes à voir flamboyer au soleil ! Alors, fais bien attention de ne pas le perdre. D'ailleurs, tu sais que je t'ai recommandé d'ouvrir toujours prudemment mes lettres. Dans ta prochaine, ne manque pas de me dire si tu l'as trouvé. »

— Alors, je pense que ta fiancée n'a pas trouvé trace de cheveu, que la personne qui aura ouvert la lettre... l'aura égaré et...

— Mais non, mon vieux ! Tu n'y es pas du tout ! Deux jours après mon envoi, Juliette me répondait qu'elle avait bien reçu ma lettre et qu'elle avait trouvé le cheveu, entre deux feuillets. Elle était bien contente de la tournure des événements et restait toute confuse d'avoir crû à une indiscretion.

Quant à moi, j'étais très content de la parfaite réussite de mon stratagème... et navré d'être obligé de croire à une violation de notre correspondance. D'ailleurs, ma chère Juliette a bien dû se rallier à ma manière de voir !

— Mais... je ne sais pas si je déraile ou quoi, mais je n'y comprends plus rien ! Tu n'avais aucune raison de croire à une visite de ton courrier, puisque le cheveu y était !

— Mais, c'est précisément pour ça que mes soupçons se sont confirmés !

— ???

— Je n'avais point mis de cheveu dans ma lettre !!!

Et la femme de mon ami qui venait de rentrer, ajouta en riant :

— Tu sais, je lui pardonne de bon cœur, à cette petite sœur... quand je pense à la peine qu'elle a dû se donner pour trouver un cheveu de la couleur des tiens ! *Benj. Guex.*

UNE IDYLLE AU FROMAGE



HANSJOGGI, jeune Argovien de seize ans, décida, un beau jour, de se rendre dans la capitale vaudoise, pour apprendre le français. Ses parents espéraient qu'un séjour dans le beau Welschland le dégourdirait un peu, car Hansjoggi était une nature fruste, aux conceptions simples, plutôt taciturne, avec une tendance un peu trop marquée pour l'économie. Un cousin du même village, qui avait été en place pendant une année dans le canton de Vaud, lui avait dit avant le départ :

— Ecoute ! Si tu veux bien apprendre le français, ne cherches pas, dès le premier jour, la compagnie de tous les jeunes Suisses allemands que tu rencontreras, parce que, au bout de trois ans, tu en saurais autant que le jour de ton arrivée. Il te faut tout de suite te procurer une petite bonne-amie, un gentil « Schatzeli », mais qui ne sache

pas un mot d'allemand. Avec elle, tu apprendras rapidement.

Notre jeune Argovien, muni de ces précieux renseignements et d'une malle bien garnie, arriva donc un beau matin à Lausanne, où il ne tarda pas à trouver une place chez un laitier-marchand de fromage. C'était un bon patron et Hansjoggi s'y trouva comme en famille. La patronne, qui savait quelques mots d'allemand, s'occupa de lui et fit en sorte qu'il n'eût pas trop le « Heimweh ».

Elle faisait semblant de fermer l'œil quand elle voyait le jeune Confédéré tourner autour de Rosine, sa fille, jolie et gentille brunette de quinze ans. La jeune Vaudoise se montrait plutôt indifférente envers Hansjoggi. D'abord, parce que celui-ci était un « rodzet ». Sa tignasse toujours ébouriffée tirait terriblement sur la carotte, qui est du reste l'emblème du canton d'Argovie. Lors même que le jeune homme ne comprenait pas, Rosine, les yeux pétillants de malice, lui disait, pour plaisanter :

— Tes parents t'ont sûrement trouvé dans un plantage de choux rouges, un jour de pluie. Ça a déteint sur tes cheveux.

Ou bien encore :

— Si tu vas à la montagne, tu ne pourras pas coucher dans un chalet, sur le foin. Tu y mettrais le feu !

En outre, elle le trouvait rudement « pottu ». La journée finie et la famille réunie, Hansjoggi se contentait de regarder la jeune fille, sans ouvrir la bouche, en dépit des recommandations de la patronne qui lui disait :

— Allons, jeune homme ! Essayez au moins de dire deux-trois mots en français, même si cela sort de travers. On est là pour vous corriger. Mais ne restez pas muet comme un « boyat » toute une soirée. C'est énervant, à la fin.

Hansjoggi, lui, se contentait de rire de toute sa figure et de dire :

— Vou ! vou ! che veux tēja abbrendre pientôt.

Toutefois, après quelques mois, à force d'être secoué par son entourage, le jeune Argovien finit par sortir quelques bouts de phrases en français. Par le contact journalier avec les cuisinières et les ménagères auxquelles il portait le lait, matin et soir, il avait appris les quelques termes indispensables dans le métier, encore qu'il les estropiait lamentablement :

— Une temi litre, voui, Matemaselle ! Bas de peurre, chourdhui, et un lifre de la fromache bour temain, voui, Matame !

Les jeunes Confédérés d'outre-Sarine sont en général sentimentaux. Déjà à l'école, ils cachent au fond de leur cœur l'image d'une Vreneli, d'une Bâbéli, si ce n'est d'une Troudely. Or, depuis le jour de son arrivée, le cœur de Hansjoggi avait donné asile à l'image séduisante de Rosine, sans que celle-ci s'en doutât. Il ne manquait plus que l'occasion propice pour que cette braise d'amour se transformât en brasier ardent. L'occasion se présenta.

Ce fut par un après-midi d'un dimanche idéalement beau que notre Don Juan argovien demanda à sa patronne :

— Matame ! Est-ce que Matemaselle Rosine il beut fenir bromener avec moi, à l'Ouchy ?

Un peu surprise, mais voyant d'un bon œil que ce jeune homme se soit enfin un peu dégourdi, répondit en souriant :

— Je ne sais si ma fille voudra sortir avec vous. Elle est un peu difficile. Mais, après tout, pourquoi pas ? Je vais tâcher de la décider. En attendant, faites-vous beau comme un astre !

Il y eut bien un peu d'hésitation chez la jeune fille qui ne put s'empêcher de rire quand même, en présence de la demande de ce pauvre « Rodzet ».

— Ça ne va pas être une partie de gaîté folle, dit-elle. Mais si je refuse, cela lui fera de la peine. Au fond, c'est un bon garçon.

Dix minutes après, Hansjoggi, endimanché, exposant fièrement une cravate rouge à faire dérailler un tram, tant elle attirait l'œil, descendit